

# LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Sylvain MAQUIGNAZ

Souvenirs de théâtre

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1958, tome 56, p. 186-192

© Abbaye de Saint-Maurice 2012



Vue intérieure de l'ancien Théâtre  
Au-dessus de la scène on lit : « Artibus promovendis »

# Souvenirs de théâtre

*A l'occasion des représentations de théâtre, l'un de nos fidèles Anciens, M. Sylvain Maquignaz a évoqué dans le Courrier de Genève quelques-uns des souvenirs du temps où il tenait un rôle sur... ou plutôt sous la scène de notre vieux Théâtre. Il a bien voulu nous permettre de reproduire ici, en les retouchant à peine, ces pages charmantes.*

Suis-je en train de tellement vieillir que j'éprouve le besoin d'écrire des souvenirs ?

Le programme des représentations qu'a données le Collège de Saint-Maurice avec le concours de l'Agau-  
nia en est cause. De mon temps — vous voyez bien que je suis irrémédiablement à classer parmi les vieux — c'était l'Agau-  
nia qui jouait invariablement le dimanche et le mardi de Carnaval, tandis que la sé-  
lection du Collège se réservait les deux derniers di-  
manches de l'année. La dernière représentation était suivie de la proclamation des résultats de la Maturité et de la distribution des prix. Et puis, valises bouclées, malles depuis deux jours expédiées, on courait à la gare attraper le train des vacances.

Les vacances... Les plus studieux y étaient, intra muros, depuis la visite des experts de l'Instruction publique. Ah ! l'art des transitions, cher à la rhétorique de l'abbé Vergnolles que M. Broquet nous redistillait avec humour, on le pratiquait savamment. Et il est vrai que pour quelques-uns, au nombre desquels on aurait pu tant soit peu me ranger, la transition eût été de se mettre alors sérieusement au travail...

## I

Revenons au théâtre. Les souvenirs se pressent : comment les canaliser ?

Situons d'abord. Le théâtre, ce n'était pas comme aujourd'hui la salle pudiquement dite « des spectacles », dans laquelle, en temps ordinaire, les enfants

de l'Ecole primaire et les jouvenceaux du Collège s'exercent aux agrès de gymnastique. Un humaniste aurait beau jeu de trouver que nous voici revenus au gymnase grec... mais de mon temps — encore ! — on était plus proche des hémicycles entourant les *orchestrai* d'Epidaure, de Délos, de Delphes ou de Dionysos Eleutheros à Athènes.

C'était bien la plus vieille bâtisse du pays, dans un pré qu'occupe, depuis bientôt un quart de siècle, l'imposant immeuble de l'Oeuvre Saint-Augustin. Mais les granges où l'on a folâtré dans son enfance ont une poésie que ne remplace celle d'aucun palais au monde !

Pour donner une idée objective des lieux, on ne pourrait mieux faire que de citer une répartie entendue à une générale de l'Agania.

On jouait je ne sais plus quel drame de François Coppée, revu, corrigé, transformé à l'usage de la jeunesse masculine par le chanoine Terrettaz (et personne ne pourrait dire que les vers du poète levronnais étaient inférieurs à ceux de l'académicien qui succéda à Victor de Laprade).

Le jour de la générale, les costumes n'étaient pas arrivés. Dans la glacière que constituaient la salle et la scène, les acteurs emmitouflés dans leurs manteaux et leurs écharpes de tous les jours, débitaient les alexandrins grandiloquents qu'écoutaient en toussant et se mouchant les enfants de toutes les écoles et pensionnats de Saint-Maurice et des alentours.

L'un des acteurs se nommait Gustave Gigon, et un autre Norbert Viatte ; aujourd'hui tous deux ministres du Seigneur. Viatte ne détestait pas la blague pourvu qu'elle fût bonne. Et tandis qu'il regardait vers les cintres pour feindre de discerner quelque obscure clarté qui tombât des étoiles, il vit tomber des flocons de neige qui passaient par les tuiles disjointes. Voici ce que devint le dialogue :

Gigon. — *Le clair de lune est beau, Mylord, mais le froid pincé !*

Viatte. — *Tu parles, mon ami, il neige sur la scène.*

Paul Pasquier et M. le chanoine Theurillat me pardonneront de révéler de telles espiègleries aux éphèbes d'aujourd'hui.

Le danger d'une réédition est minime, car les costumes arrivent à temps, les acteurs sont sérieux comme nous ne l'étions pas, et, à défaut de poésie, l'actuelle salle de spectacles a de bonnes tuiles.

Ce vieux théâtre, je le connaissais bien, car j'y fus « machiniste ». Un jour que j'avais dû monter sur le plafond à moulures de la salle, je fis un pas à côté de la planche qui servait de passerelle à travers la poutraison. Je faillis bien finir là ma carrière. Le plâtre céda, et je pus me retenir juste à temps. Gigon — toujours le même — qui répétait, s'écria, en voyant un pied apparaître dans les hauteurs : « Mon Dieu, mon Dieu, vous allez faire un malheur ! » Ce n'était pas dans son rôle, pas plus que ce ne fut dans celui que la Providence m'assignait de m'affaler sur les bancs recouverts de velours et de reps miteux.

Je revois encore, plus anciennement, cette scène que l'on ne pourrait revivre aujourd'hui. J'avais douze ans, en 1918, quand nous jouions *Athalie*. Tout un après-midi, juste avant que commençât à sévir la grippe espagnole, il fallut se costumer, se laisser grimer... pour se faire photographier. L'instant solennel venu, le rideau se leva. De la scène, nous vîmes dans la pénombre de la salle le photographe Heyraud derrière sa caisse monumentale. Il se plaça rituellement sous le voile noir pour faire la visée et la mise au point. Il cria : « Attention, ne bougez plus ». Il alluma les paquets de magnésium, et nous aperçûmes alors, tandis que nous restions figés comme des statues, les pompiers placés aux différents points de la salle, lances braquées, prêts à intervenir.

Une seconde plus tard, on ne voyait plus rien. Le théâtre était envahi par la fumée du magnésium et, si l'incendie avait éclaté, on ne s'en serait pas aperçu. Mais tout était paré pour l'éteindre. Le local des pompes

était symboliquement ou utilitairement situé au sous-sol du théâtre.

La génération montante doit en conclure qu'on était sérieux... de mon temps !

## II

Entre les souvenirs de théâtre au Collège de Saint-Maurice que je me suis pris à conter ici, il n'en est guère de plus pittoresques que ceux qui ont trait au dramaturge chrétien Henri Ghéon.

Cet auteur prenait grand plaisir à venir lui-même exercer ses pièces et en régler la mise en scène. Il avait une grande dilection pour l'Abbaye, qui était alors — elle l'est restée — un lieu de refuge et de réconfort pour les intellectuels.

Pour nous, étudiants, cette rencontre et ces conversations amicales avec un « écrivain de Paris » étaient l'aubaine que l'on imagine et qui élargissait notre horizon. Mais rien ne valait le plaisir de voir Henri Ghéon se jeter à plat ventre dans la poussière du théâtre quand le « pendu » qui allait être « dépendu » se mettait à parler. L'élégant François Bussard, de vénérée et regrettée mémoire, qui n'avait pas encore renoncé aux vanités du siècle, pouffait de rire, mais avait bien de la peine à montrer la même spontanéité.

Cette année à laquelle je pense, nous jouions *Les aventures de Gilles ou le saint malgré lui*. Quand je dis « nous »... Enfin, oui, j'y tenais un rôle aussi caché qu'essentiel, opportun et méritoire : j'étais souffleur !

Gigon — toujours le même — jouait la servante de Monseigneur Césaire, évêque d'Arles (lequel était dignement représenté par Jean Heimgartner, le regretté curé de Riddes). Nous en étions encore aux travestis — pas de promiscuités dangereuses ! — et Gigon, avec sa mince stature, ses attaches fines, sa voix de fausset, ses manières distinguées et son goût du commérage vous campait des femmes épatantes, plus vraies que nature.

Mais voilà qu'un deuil survint, le mettant in extremis dans l'impossibilité de tenir le rôle.



**Henri Ghéon à l'Abbaye**

entouré de Chanoines

de gauche à droite : MM. Cornut, René Gogniat †, Saudan,  
Surdez et Marcel Michelet

Que faire ? Henri Ghéon ne fut pas embarrassé.

— *Après tout, dit-il, j'avais conçu la servante de l'évêque comme une maritorne. L'acteur désigné raffinaît presque un peu trop. Je crois que je ferais très bien l'affaire.*

Terreur. Imaginez une tête à la Sainte-Beuve, calvitie comprise, des touffes de poil dru sortant du nez, et, de la bouche, une voix de basse qui ne se pouvait guère dissimuler.

— *Après tout, dit l'auteur (en réponse aux timides objections de M. le chanoine Cornut, le metteur en scène attitré), le théâtre est fait de conventions. Une de plus ou de moins...*

L'ultime répétition fut épique. Mais la représentation, si vous aviez vu ça !

A la simple apparition de la « maritorne », la salle partit d'un éclat de rire inextinguible. L'espiègle Gaspard (aujourd'hui Me Amédée Délèze) pouvait se laisser aller sans grand inconvénient à la folle gaieté du public, mais le respectable Monseigneur Césaire, qui vivait dans le ciel et dans ses illusions, dut bien en sortir quand il entendit la voix sépulcrale lui dire :

— *Un évêque doit être gras ! Un évêque doit représenter !*

Rien, après tout, ne fut plus joyeux que cette communion dans le rire des acteurs et des spectateurs. Pour une heureuse fois, la pièce passait la rampe... en sens inverse.

Et Ghéon, tout « maritorne » qu'il se voulût, avait des pudeurs de jeune fille pour sourire au public.

A un moment donné, il ne savait plus très bien une énumération qui donnait lieu à un effet comique. Il devait dire — pensez si je m'en souviens, j'ai fait de tels efforts pour le lui souffler :

— *Monseigneur a des chanoines, des prêtres, des diacres, des sous-diacres, des acolytes, des exorcistes, des lecteurs, des portiers...*

Et cela donna, dans la bouche de celui qui avait écrit cette liste :

— *Monseigneur a des chanoines, des diacres, des sous-diacres, des... euh... des... exorcistes... et beaucoup d'autres choses.*

Ce qui, après tout, était plausible, de la part d'une servante d'évêque, tout autant que la complète nomenclature.

Le soir venu, comme j'allais prendre le train des vacances, je rencontrai près du kiosque de la gare M. Charles Haegler, futur préfet, qui prisait fort le « beau » théâtre.

— *Ne trouvez-vous pas, mon cher jeune ami, me dit-il, que c'était un peu excessif ?*

Non, vraiment, je ne trouvais pas.

Mais je ne sais plus ce que j'ai répondu.

Sylvain MAQUIGNAZ